

DE LEONARD DE VINCI A PIERRE CARDIN

CES ITALIENS QUI ONT FAIT LA FRANCE

«**Ti amo Francia**» Le titre du livre se dispense de traduction tant elle est évidente. Elle aurait pu être «*France, je t'aime*», pour mettre l'emphase sur cette déclaration, cri du cœur, car Alberto Toscano est indiscutablement *un amante della Francia*, expression qui passe peut-être moins bien en français qu'en italien.

La structure du livre est aussi simple que pertinente : on avance chronologiquement dans l'Histoire et chaque chapitre correspond à un groupe particuliers d'Italiens qui s'installent en France : les politiques, les peintres, les musiciens, les généraux etc... L'acquisition des connaissances et leur mémorisation s'en trouvent ainsi grandement facilitées.

A tout seigneur, tout honneur ! Le premier chapitre intitulé «**Catherine et sa cuisine**» commence par indiquer ce que Marco Polo a apporté à Venise, sa ville, à son retour d'Asie en 1295. Ses souvenirs gastronomiques (et les autres) se répandent grâce aux notes de Rustichello qui partage sa cellule. Bien que Rustichello ait aussi écrit le livre en français (le «*Livre des Merveilles*»), c'est Catherine de Médicis qui familiarisera sa nouvelle patrie, la France, avec des produits inconnus qui permettent des spécialités nouvelles.



La famille de cette princesse florentine doit sa fortune à la banque, la politique et la religion. La géopolitique de l'époque conduit à son mariage en 1533 avec le

futur Henri II, fils cadet de François I^{er}. Dans «*l'Histoire à table*», André Castelot indique que «*Catherine de Médicis, grande gourmande, avait amené d'au-delà des Alpes, en même temps que les chambrières et les astrologues, des cuisiniers, des plats et produits nouveaux*». Toscano en complète la liste mais indique d'autres apports plus importants tels que «*les nombreuses terres de sa mère en Auvergne, des alliances internationales dans la péninsule italienne et une vision politique héritière de la Renaissance*» (le chef-d'œuvre de Machiavel, «*Le Prince*» a été dédié à son père). Lors du mariage d'Henri III, (fils de Catherine et d'Henri II), celui-ci porte en triomphe l'or blanc de Venise, c'est-à-dire le sucre et les merveilles que l'on peut en faire. Par son mariage avec Henri IV en 1600 la lointaine cousine de Catherine, Marie de Médicis, poursuivra la diffusion de nouveaux ingrédients en France et montrera le savoir-vivre de la Renaissance italienne. La glace, introduite par Catherine, se diffuse à Lyon grâce à la famille Nardone originaire du Latium, et à Paris grâce à Procopio Cuto, venu de Sicile. Son établissement, fondé en 1686 pour y vendre glaces, sorbets et café s'inscrit ensuite dans l'histoire politique française. Le Café-Restaurant Procope est encore ouvert aujourd'hui.

Les vingt pages consacrées à Léonard sont humoristiquement intitulées «**Vinci, vidi, veni**». Ce chapitre permet à l'auteur d'évoquer le fonctionnement des «ateliers» et de comparer les personnalités et les œuvres d'autres artistes italiens de l'époque, tels que Michel-Ange ou Raphaël, qui ont continué à travailler en Italie. Ces données sont complétées par des témoignages très

contemporains comme ceux de Cinzia Pasquali, Italienne vivant à Paris. Elle a restauré «*Sainte Anne*» au Louvre de 2009 à 2012. Dans le cadre des manifestations du cinq centième anniversaire de la mort du Maître, cette spécialiste a terminé en 2019 la restauration du «*Saint Jean-Baptiste*». Léonard avait apporté ces œuvres lui-même, accompagnées de «*La Joconde*». François I^{er} a sollicité de nombreux autres artistes italiens pour travailler à son château de Fontainebleau. Beaucoup sont florentins. C'est le cas des peintres Andrea del Sarto et Giovanbattista di Jacopo di Gasparre, dit «Rosso Fiorentino», du sculpteur et orfèvre Benvenuto Cellini. Le Bolognais Francesco Primaticcio, «*le Primatice*», est chargé des appartements royaux. Aujourd'hui de nombreux experts italiens préservent notre patrimoine artistique.

«**L'art de la comédie**» est sans doute le chapitre qui traite de LA spécialité italienne entre toutes, d'ailleurs jamais traduite : «*La commedia dell'arte*». Toscano en explique toutes les caractéristiques et décrit les spécificités des «masques» les plus connus : Arlequin, Polichinelle et Scaramouche. Parmi les générations de comédiens italiens qui traversent les Alpes, le Napolitain Tiberio Fiorelli, mort à Paris en 1694, fut appelé par Mazarin, lui-même d'origine italienne et futur Premier Ministre de la France. Fiorelli, l'un des Scaramouche les plus talentueux, et Molière, de seize ans son cadet, deviennent grands amis. Quant au Vénitien Carlo Goldoni, considéré comme «Le Molière italien», il passe un quart de sa vie en France avant son décès en 1793. Il écrit ses œuvres en vénitien, italien

et français. Le Turinois Carlo Antonio Bertinazzi dit «Carlin» arrivé en France en 1742 fut son *Arlequin* fétiche. C'est dans le même chapitre que se trouve mentionné un grand Florentin de la musique et de la danse. Né en 1632 sous le nom de Giovanni Battista Lulli, il décède à Paris en 1687 sous le nom de Jean-Baptiste Lully. Louis XIV adore la danse et monte sur scène à quatorze ans en 1653 avec «*Le Florentin*» de six ans son aîné. Ce dernier est un artiste total, autant qu'un excellent homme d'affaires, qui fait auprès du Roi-Soleil une carrière époustouflante en cumulant tous les titres, honneurs et responsabilités. Souhaitée par le monarque, la collaboration de Molière et Lully aboutit au genre artistique de comédie-ballet qui connaît un grand succès à la Cour et l'enchanté... au sens propre du terme.

Le grand savant Cassini prénommé Giovanni Domenico, devenu Jean-Dominique, fait l'objet du chapitre suivant «**De Paris à la Lune**». Il naît en 1625 à Périnaldo, en Ligurie, très proche de la frontière française actuelle de Menton. Ses travaux jouent un rôle fondamental dans l'astronomie et la conquête de la lune en 1969. La «Sonde spatiale Cassini» lancée de Cap Canaveral en 1997 en direction de Saturne et de ses anneaux le rappelle. Appelé en France par Colbert qui le présente à Louis XIV, il obtient du roi la construction de l'Observatoire Royal. Voulant faire éviter à Cassini l'affreuse mésaventure arrivée à Galilée (Galileo Galilei), son contemporain resté en Italie, le monarque et son ministre créent en 1666 l'Académie royale des sciences pour éloigner la recherche de l'encombrante

emprise de l'Eglise. Les Cassini constituent une véritable dynastie de célèbres astronomes français. Invité par Mirabeau, arrive Guiseppe Luigi (devenu Joseph-Louis) Lagrange né à Turin en 1736. Grand mathématicien, père du système métrique, il réalisera d'autres travaux fondamentaux.

«**Via Moscova**», titre du chapitre suivant, ne conduira pas le lecteur à Moscou. Il s'agit de l'ancienne rue dénommée «via Santa Teresa» située au cœur de Milan et débaptisée par Napoléon après la bataille de la Moscova en 1812. L'Empereur rendait ainsi hommage à la très importante contribution des troupes italiennes pour l'avancée de sa Grande Armée. Depuis 1800 l'Empereur n'intègre pas que des soldats puisqu'en 1812 la péninsule italienne est administrée par lui-même, le fils de son épouse ou le mari de sa sœur ! Cette «Affaire familiale» explique qu'environ le dixième du demi-million de soldats qui participent à la funeste campagne de Russie est italien ! La description de la bataille de Maloyaroslavets, tout autant catastrophique, souligne l'héroïsme du général livournais Cosimo Del Fante et de ses hommes «morts pour la France». Est aussi décrite l'abnégation du général né en Calabre, Florestano Pepe qui s'était battu en Espagne avant de participer à la campagne de Russie.

Le chapitre qui suit, «**Notes et nostalgie**», traite de sujets plus joyeux. Commençons par l'arrivée à Paris du violoniste piémontais Giovanni Battista Viotti qui, en composant «*Thème et variations en do majeur*» pour violon et orchestre en 1781 ne se doute pas qu'il «inspirera» un certain Claude Joseph

Rouget de Lisle, bien français celui-là, et créateur supposé de La Marseillaise. Viotti et le Florentin Luigi Cherubini installent aux Tuileries une troupe lyrique italienne appelée «Théâtre de Monsieur» qu'ils dirigent ensemble jusqu'à ce qu'ils interrompent cette activité en 1792 lorsque Viotti part pour Londres. Napoléon Bonaparte appellera Giovanni Paisiello, né à Tarente, pour qu'il prépare la musique du couronnement impérial à Notre-Dame le 2 décembre 1804. Gaspare Spontini est un autre compositeur italien cher à Napoléon. Il arrive à Paris en 1803 et devient en 1810 chef d'orchestre pour l'opéra italien au Théâtre de l'Odéon. Gioacchino Rossini, lui aussi né dans les Marches, composera «*Il viaggio a Reims*» au moment du sacre du nouveau souverain Charles X dans la cathédrale. Il rendra ensuite hommage à la France et à Napoléon III par l'«*Hymne à Napoléon et à son vaillant peuple*» composé à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867 à Paris.

«La musique adoucit les mœurs», dit-on... ce n'est pas toujours le cas de la politique... que ce soit en France, en Italie ou dans les relations franco-italiennes ! C'est ce que montre le chapitre suivant intitulé «**Belgiojoso, Cernuschi, Garibaldi, Gambetta, Brazza, Zola**». Procédant toujours chronologiquement, nous sommes arrivés aux années 1820 et suivantes. L'Italie est en plein *Risorgimento* pour retrouver son unité nationale et sortir de l'emprise autrichienne qui, à la suite du congrès de Vienne, gère le territoire du «Lombardo-Veneto». Les très nombreux événements intervenant alors ne peuvent être résumés dans ce compte-rendu.

Mentionnons seulement les deux Italiens qui quittent l'Italie et deviennent «historiques» après leur installation en France : en 1831, la Milanaise Cristina Trivulzio qui épousa le Prince Emilio Barbiano di Belgiojoso, intellectuelle et journaliste, militante politique et féministe, et, en 1850, Enrico Cernuschi, qui a occupé de nombreuses «fonctions» : de guérillero urbain à l'un des fondateurs de la Banque de Paris. Puis patron du grand quotidien *Le Siècle*, il exprime ses sympathies républicaines sous Napoléon III. Dès la chute de l'empereur, il demande et obtient la nationalité française en 1871. Deux ans plus tard, il expose à Paris les cinq mille œuvres d'art qu'il a achetées en Asie pendant un bref voyage. Il les lègue à la ville de Paris ainsi que son hôtel particulier, devenu le musée Cernuschi.

Giuseppe Garibaldi, né à Nice (qui n'est pas encore française) en 1807 n'a pas oublié ses polémiques contre la cession de Nice à la France prévue par l'entente de 1858 entre Napoléon III et Cavour. Mais il veut défendre la Troisième République naissante. Pour battre les Prussiens il lève des milliers de volontaires dont de nombreux Italiens et Français d'origine italienne, ce qui permet, avec les forces françaises, de créer l'Armée des Vosges, aux grands succès ! Aux Législatives de 1871, Garibaldi obtient un score extraordinaire, tout comme Léon Gambetta. Considéré comme le Père de la Troisième République et défenseur acharné de ses valeurs, Gambetta appartient à une famille de commerçants arrivés de Ligurie en 1818. Petit-fils des premiers arrivants, il devient français en 1859, entre au Parlement et en 1870 quitte en ballon, Paris assiégé.

Toscano développe ensuite le destin d'un jeune aristocrate frioulan Pietro Savorgnan di Brazza qui donnera son nom à la capitale de l'une des plus vastes colonies françaises : le Congo Brazzaville. Après cette conquête, confiée à la France en 1875, c'est aussi grâce à lui que ce pays s'installera durablement au Gabon... Ayant les mêmes ambitions expansionnistes, «les sœurs latines» s'affrontent en Afrique du Nord. Déjà installée en Algérie, la France fait de la Tunisie un Protectorat français en 1881. L'Italie, dont beaucoup de ressortissants vivent déjà en Tunisie, réagit mal. Les Italiens présents à Marseille font alors l'objet d'agressions violentes. Trois jours de sang, baptisés «les Vêpres Marseillaises», ajoutés au massacre d'immigrés italiens à Aigues-Mortes en 1893, constituent l'un des moments les plus tristes de l'histoire des relations franco-italiennes ! Dans ce contexte, Sante Caserio, immigré italien lombard est guillotiné pour avoir poignardé à mort Sadi Carnot, Président de la République française. Cet assassinat attise encore la haine xénophobe qui se déchaînait déjà des deux côtés des Alpes quand a été signé le traité de la Triple Alliance (Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie) en 1882. La tension est à son comble lorsque fin 1894 éclate à Paris l'«Affaire Dreyfus». Très compliquée, elle restera dans l'Histoire, peut-être aussi, parce qu'elle a généré l'un des articles les plus célèbres de l'histoire du journalisme : le «J'ACCUSE» d'Emile Zola. Fils du Vénitien Francesco Zola (grand militaire et habile ingénieur) installé en Provence, Emile naît en 1840 à Paris et y décède en 1902 dans des circonstances obscures car il a beaucoup d'ennemis depuis la publication du fameux article !



Massacre des Italiens d'Aigues-Mortes en 1893

A «**Grande Guerre, grande amitié**» renouée, comme l'indique le chapitre suivant. Le dernier des Poilus «français» en est un exemple fort et symbolique. On ne croirait pas cette odyssée si l'on n'avait pas compris, depuis le début de l'ouvrage, que l'auteur a vérifié tout ce qu'il avance ! Il FAUT lire l'histoire de Lazare Ponticelli, né en 1897 dans un pauvre village de l'Emilie-Romagne, qui se termine en 2008 aux Invalides à Paris par un hommage national rendu par le Président de la République (N. Sarkozy) ! Ce héros est représentatif des milliers d'Italiens qui demandent à rentrer dans la Légion étrangère française pour combattre contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie (La Triple Alliance mentionnée plus haut). C'est ainsi qu'a pu être créé son quatrième régiment

sous les ordres de Peppino Garibaldi, petit-fils du Chef des «Chemises Rouges». Ponticelli combat en Argonne où la bataille est particulièrement dure. Y décèdent cinq-cent quatre-vingt dix volontaires italiens dont deux frères de Peppino. Dans la suite du chapitre, Toscano expose la situation très compliquée de l'Italie face à toutes ses divisions internes. Finalement, l'Italie entre en guerre. L'histoire militaire de Lazare (encore Lazzaro) Ponticelli continue même s'il n'est pas parmi les quarante et un mille Italiens envoyés sur le front franco-allemand. La guerre finie, Lazzaro, Celeste et Bonfiglio créent la Ponticelli Frères qui deviendra une entreprise d'exploitation pétrolière prospère. Son rêve d'être naturalisé est exaucé en 1939... au début de l'autre guerre !

De nombreux Italiens ayant combattu pour les Français lors de la Première Guerre Mondiale participent aussi à la Seconde auprès de leurs amis, ce qui fait l'objet du chapitre suivant «**Dans la Résistance française**». On retrouve alors Sante Garibaldi, qui s'engage comme volontaire italien dans la Légion étrangère française. Il le paie cher puisqu'il est déporté à Dachau. Il parvient à en sortir mais décède, épuisé, en 1946. La déclaration de guerre «à la Grande-Bretagne et à la France» par Mussolini met dans une situation dramatique les immigrés italiens en France. Certains héros de cette période trop difficile à résumer ici sont souvent «oubliés» même là où ils ont été actifs : par exemple Silvio Trentin (né en Vénétie) à Toulouse, Angelo Ricco (né à La Spezia) en Dordogne, Eusebio Ferrari (né en Toscane) dans le Nord, et les trois frères Fontanot à Nanterre dont le nom originnaire

du Frioul semble français. Un autre exemple est exposé dans un chapitre ultérieur «**Avec le général Leclerc**» où sont développées les dernières difficultés de l'armée française avant la capitulation allemande. Il s'agit de la dangereuse épopée d'Ange Catarinicchia dit «Cata», fils de Siciliens, devenu français en Tunisie. Interviewé par l'auteur, «Cata» a quatre-vingt quinze ans et montre les documents confirmant ses faits d'armes. Ils constituent incontestablement un symbole de courage et d'abnégation pour aider la France !

Dans le chapitre suivant «**Sauvez les Juifs !**», Toscano décrit l'occupation italienne de la France du Sud-Est (de novembre 1942 à septembre 1943), voulue par Hitler. Mais leurs troupes évitent les persécutions antisémites et protègent aussi les Juifs poursuivis par le régime de Vichy. Robert Badinter et Serge Klarsfeld en témoignent. L'auteur expose ensuite toute l'aide apportée par le banquier Angelo Donati, juif de Modène qui avait déjà participé à la Première Guerre Mondiale d'abord en Italie puis à Paris. Il raconte l'incroyable double-jeu de Guido Lospinoso (d'une famille de Juifs convertis !), chef de la «police raciale» envoyé par Mussolini pour rassembler les Juifs de la Côte d'Azur. Arrivé à Nice, il fait exactement le contraire de la mission qui lui avait été confiée et prend aussi contact avec Donati. Mais le 8 septembre 1943, lorsque Rome signe l'armistice avec les Alliés, les Nazis, furieux, poursuivront, emprisonneront et exécuteront les militaires italiens qu'ils trouvent tandis qu'ils déporteront les Juifs (dont Simone Veil) jusque-là protégés. La fin de la Guerre arrivée et la Shoah terminée,

la vie reprend son cours ainsi que les spectacles. Dans «**Musique et cinéma**», l'auteur rappelle que l'instrument musical favori, symbole des immigrés italiens en France est l'accordéon et décrit l'importance de Médard Ferrero et Marcel Azzola... Ce dernier accompagne tous les chanteurs de l'époque, intervient dans une centaine de films et travaille aussi avec Stéphane Grappelli, violoniste d'origine italienne. Puis débarque à Paris en 1954, la future Dalida, calabraise d'Égypte, au succès que l'on sait, tout comme ceux d'Ivo Livi (Yves Montand), Sergio Reggiani, Angelino Ventura et Michel Colucci devenu Coluche.

Pour continuer selon la chronologie, inversons l'ordre d'«**Architecture, peinture, mode**» et commençons par la peinture avec la mention de Giuseppe De Nittis (né dans les Pouilles en 1846) et ses liens avec les Macchiaioli et les Impressionnistes. Il décède en 1884, année de naissance d'Amedeo Modigliani à Livourne, qui deviendra l'un des membres de «l'École de Paris» à son arrivée dans la capitale en 1906. Vient aussi le Toscan Gino Severini qui adhèrera au «Manifeste du Futurisme». Rembrandt Bugatti, né à Milan devient sculpteur animalier reconnu, avant de se suicider dans un atelier de Montparnasse en 1916. Son frère, Ettore s'installe, lui, à Mulhouse pour produire les belles voitures que l'on sait.

Toscano mentionne des artistes contemporains qui ont travaillé en France sans y demeurer. Ils y ont construit des monuments emblématiques comme Beaubourg (le Génois Renzo Piano et deux collaborateurs, le Florentin Richard Rogers et l'autre

Génois Gianfranco Franchini) ; ou en ont rénové d'autres comme le Musée d'Orsay (Gae Aulenti née en Frioul-Vénétie Julienne, et ses équipes à forte présence italienne incluant les architectes Italo Rota et Piero Castiglioni). Gae Aulenti aménagera aussi le Musée National d'Art Moderne. Architectes et designers italiens interviennent toujours davantage en France aujourd'hui.

Pietro Costante Cardin, au nom typiquement vénitien, né près de la Sérénissime en 1922, arrive en France à deux ans. Il fait ses débuts chez Elsa Schiaparelli, née à Rome mais installée à Paris, et deviendra en 1992 le premier couturier à être admis à l'Académie des Beaux-arts.



Les Italiens, ces immigrés devenus désirables

Terminons par «**Sport à l'italienne**» qui commence par la célébration de l'un des tout premiers grands champions de l'histoire du cyclisme. En 1901, Maurice Garin gagne le deuxième «Paris-Brest». L'un des quotidiens organisateurs, *Le Petit Journal* célèbre le vainqueur sans même mentionner qu'il est italien né dans le Val d'Aoste (d'où son nom «français»). Deux ans plus tard, il gagne le

premier Tour de France... Bien d'autres victoires suivront... (Malheureusement il n'est pas resté aussi célèbre que le baron Marcel Bich, autre Valdôtain devenu «le champion du stylo» en créant le «Bic»). A la suite de Maurice Garin, d'autres Italiens s'illustreront dans «le Tour» : Gino Bartali, Fausto Coppi, Raphaël Geminiani. Après avoir été troisième au Tour de 1949, Jacques Marinelli abandonne la course et devient entrepreneur à succès tout en gagnant trois élections à la mairie de Melun !

Après la mention de grands footballeurs comme Roger Piantoni et Carlo Molinari arrive la grande référence sportive connue de tous : Michel Platini, petit-fils d'immigrés piémontais.

L'auteur termine ce chapitre en indiquant que des champions français d'origine italienne sont présents dans presque toutes les disciplines sportives et cite par exemple Philippe Candéloro en patinage, Jean Alesi et Jules Bianchi en Formule 1.

Toscano cite peu d'Italiens contemporains connus en politique ou dans l'Intelligentsia (ils doivent être nombreux !) mais il énumère tous les métiers après ceux des chantiers, de la mine ou des champs dans lesquels se trouvent des Italiens «inconnus». Ils sont aujourd'hui dans les entreprises, l'artisanat, le commerce et l'auteur précise que l'«*on pourrait continuer ainsi la liste de toutes les professions possibles et imaginables*». Ils sont parfois moqués, bien sûr, comme l'expose François Cavanna, d'origine italienne et fondateur de *Charlie Hebdo*, dans son inoubliable livre de 1978, *Les Ritals*. Mais ils continuent à s'intégrer en travaillant.

L'école pour les enfants et le travail pour les parents constituent les bases de l'ascenseur social. Toscano termine ainsi son ouvrage : «*Les premiers Italiens qui ont «fait la France» sont ces millions de femmes et d'hommes qui ont toujours pensé au travail. Parce que travail rime avec avenir*». Dernière phrase à méditer... pas seulement par les Italiens !

ITALIANI, VI AMIAMO !

Comme on l'a compris, cet ouvrage très sérieux et parfaitement documenté s'inscrit dans la Grande Histoire, si l'on peut dire, mais aussi dans chacune de ses spécialités : Histoire de la peinture, de la musique, etc... Et, bien sûr, celle de l'Immigration. Il s'agit, ici, plutôt de l'immigration «heureuse» mais au-delà des Italiens célèbres mentionnés dans l'ouvrage, le livre est dédié «*A tous les Italiens de l'histoire de France*». Cette dédicace est symboliquement représentée par la couverture de l'ouvrage (remarquable maquette de Manon Bucciarelli!) qui juxtapose à l'infini les deux drapeaux nationaux.

Ce livre est aussi un modèle méthodologique, l'auteur y ayant systématiquement noté toutes les dates biographiques : naissance, décès, arrivée en France, naturalisation... et les lieux correspondants. Cette minutie permet au lecteur de connaître précisément les provinces italiennes d'origine (aspect socio-économique) et les itinéraires des migrants s'installant en France. L'ouvrage se définit donc non seulement comme une fresque historique précise mais aussi comme une étude socio-culturelle pertinente, ce que synthétise le dernier chapitre... Toscano conclut que «*le bilan historique de l'immigration-intégration italienne en France est vraiment extraordinaire*».

En fermant l'ouvrage, le lecteur convaincu de la grande contribution des Italiens à notre pays et à sa culture, pourra déclarer «**Italiani, vi amiamo !**» (*Italiens, nous vous aimons !*).

Marie-Claude VETTRAINO-SOULARD

Alberto TOSCANO :

L'auteur, né en 1948 à Novare, près de la capitale lombarde, est docteur en Sciences politiques de l'université de Milan. De nombreux lecteurs se souviennent sans doute de lui lorsqu'il était correspondant de la presse italienne à Paris, dès 1986. Ses reportages permettaient de mesurer aussi bien sa grande culture que son fort sens de l'humour... italien. Ex-président de la presse étrangère, il est l'un des journalistes étrangers les plus présents sur les chaînes de radio-télévision

française. Sa participation le dimanche matin sur France-Culture à l'émission animée par Philippe Meyer, «l'Esprit public», est restée gravée dans nos mémoires... malgré l'époque déjà lointaine ! Ces quelques éléments prouvent qu'Alberto Toscano est un Italien qui connaît bien la France, sa langue et sa culture. Son livre, d'ailleurs écrit directement en français, repose sur de nombreuses recherches complétées par des entretiens avec des Italiens et des Français.

«*TIAMO FRANCLIA de Léonard de Vinci, à Pierre Cardin, ces Italiens qui ont fait la France*» d'Alberto TOSCANO .

Editions Armand Colin, octobre 2019.
288 pages, 19,90 €